

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

891

LE PÈRE BABONNEAU
DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

LE PÈRE LACORDAIRE

ET LES

JEUNES GENS

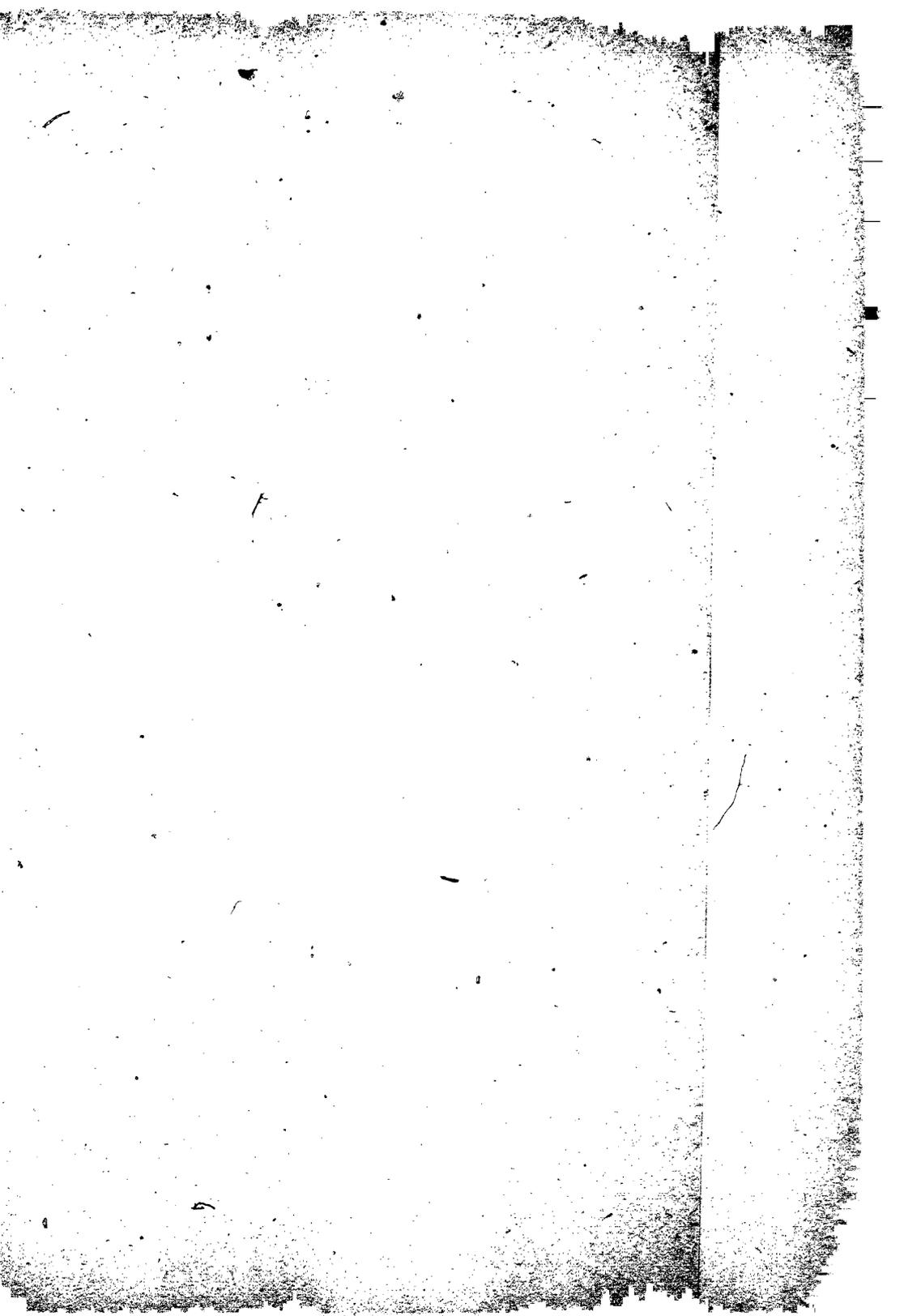
Lecture faite au Cercle Ville-Marie
de Montréal.

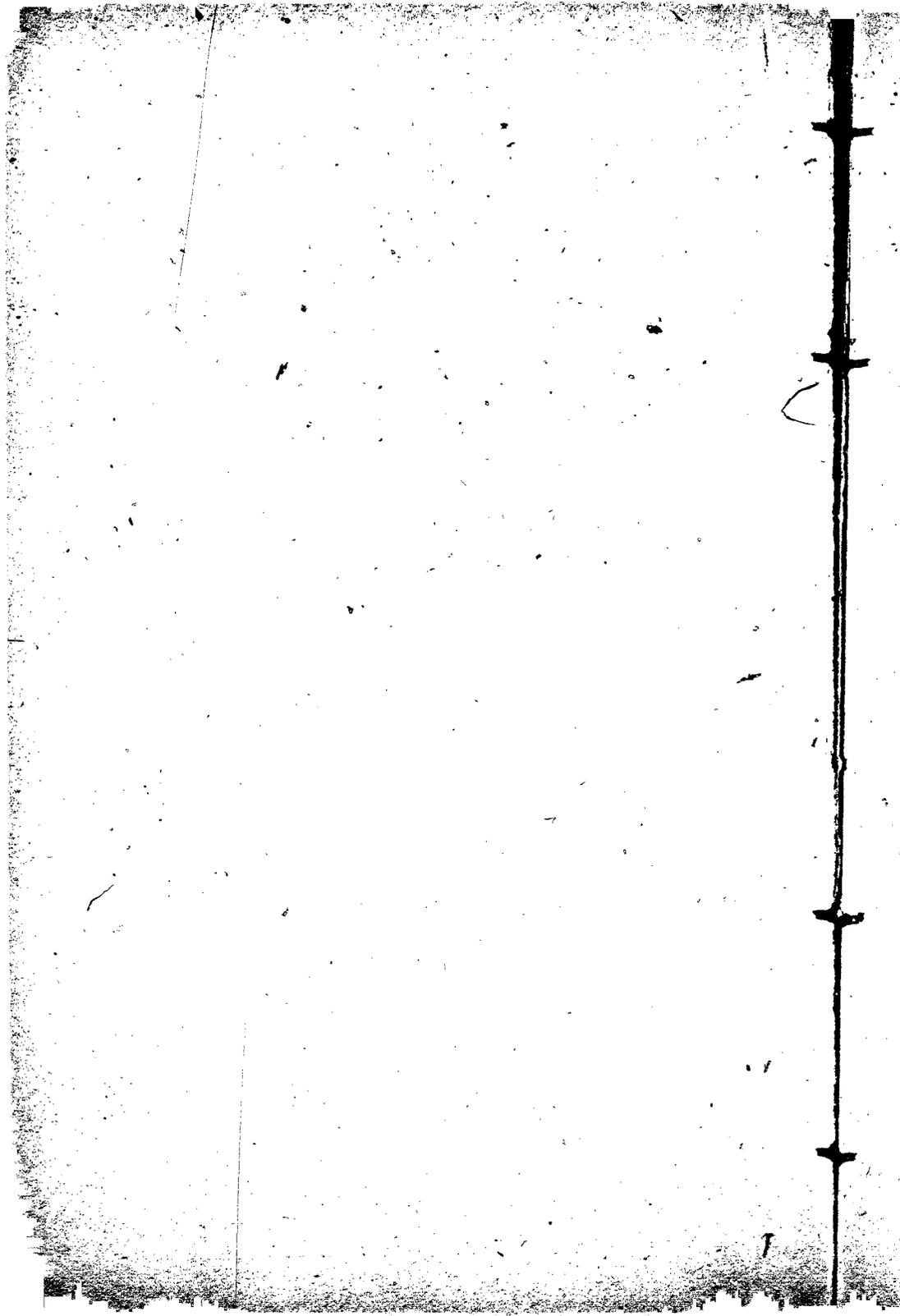
MONTREAL

EUSEBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent.

1891

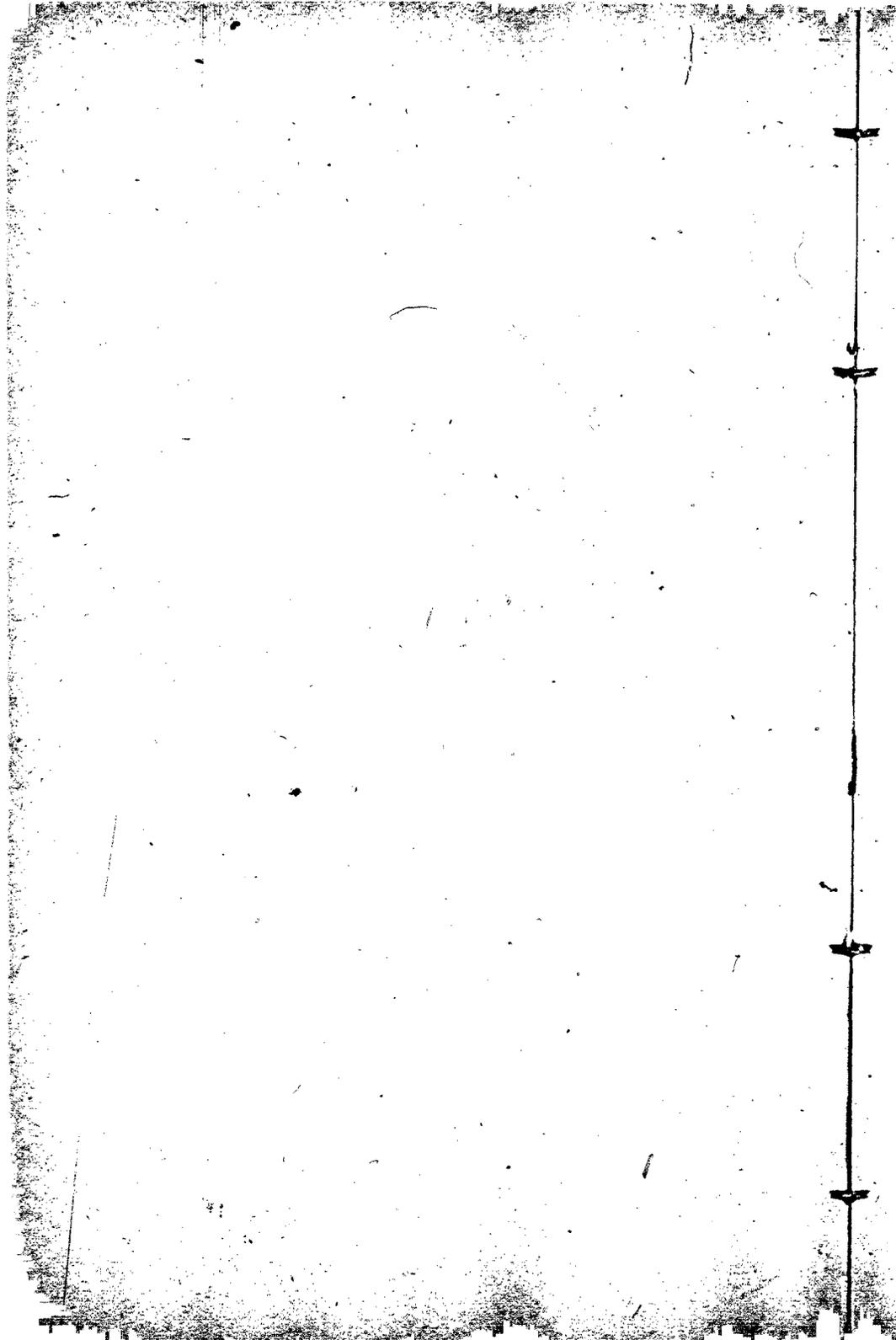
72





LE PÈRE LACORDAIRE

ET LES JEUNES GENS.



LE PÈRE BABONNEAU
DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

LE PÈRE LACORDAIRE

ET LES

JEUNES GENS

Lecture faite au Cercle Ville-Marie
de Montréal.

MONTREAL

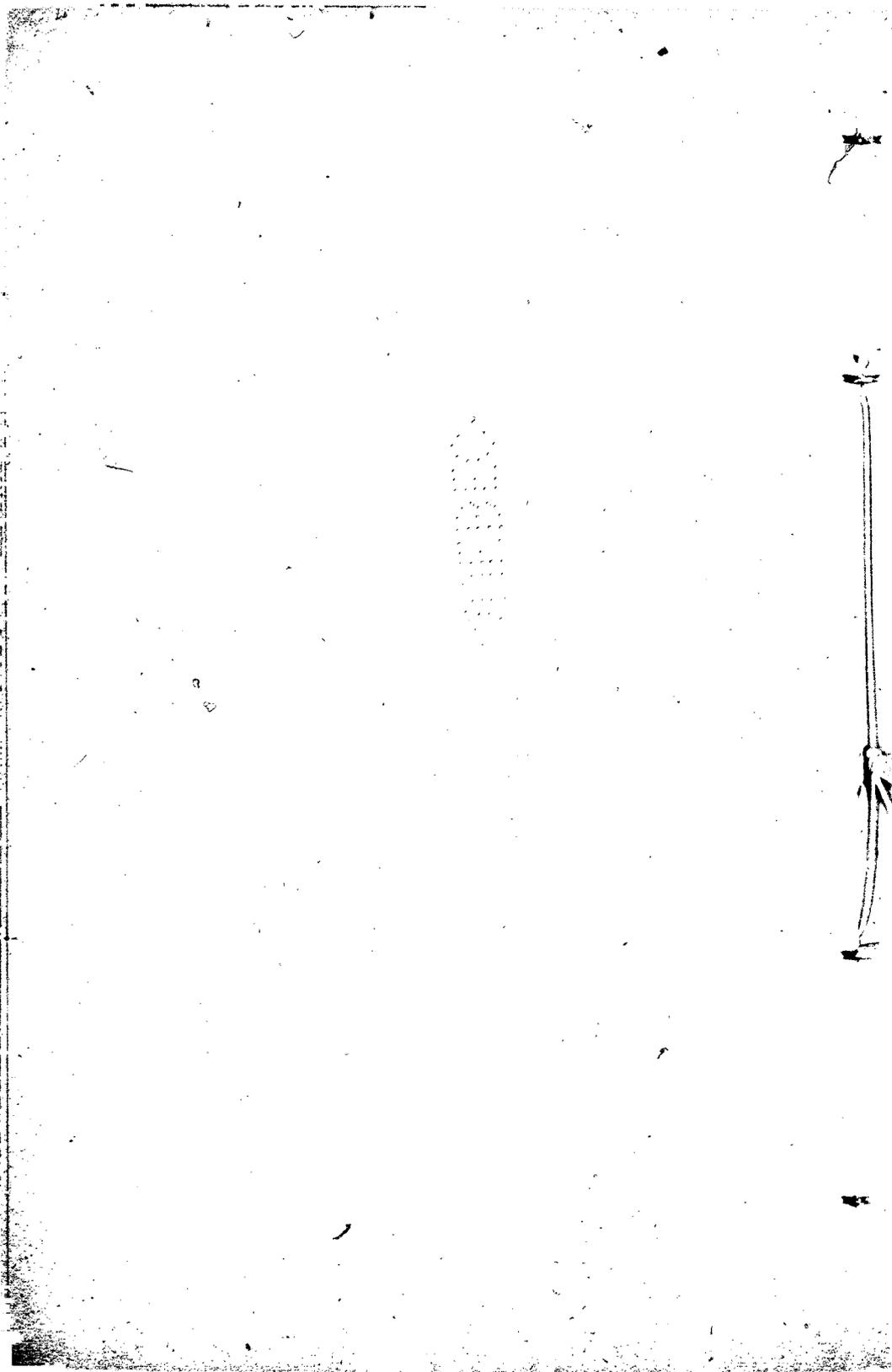
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent.

1891

1891
(104)

Enfin nous venons de recevoir du R. P. Babonneau une réponse favorable à nos longues sollicitations. Nous ne serions pas prêt à reconnaître que nous sommes né pour la diplomatie, comme veut bien l'assurer l'illustre prédicateur ; mais pour une fois, eussions-nous été légèrement diplomate, ce ne sont pas les admirateurs du R. P. Babonneau au Canada qui nous en feront reproche. Nous sommes heureux de pouvoir, aujourd'hui, en publiant cette conférence, tenir une promesse faite depuis longtemps au public de Montréal.

La reconnaissance de notre population et tout particulièrement des jeunes gens du Cercle Ville-Marie est à jamais acquise à l'éloquent conférencier.



Au Révérend Monsieur Bedard, prêtre de Saint-Sulpice, Directeur, à Montréal, du Cercle Ville-Marie.

Monsieur l'Abbé et cher Ami,

Vraiment vous étiez né pour être diplomate. A l'issue de mon Carême de Notre-Dame, pressé par vos instances de donner une Lecture au cercle Ville-Marie, mais ne sachant où en trouver et le temps et les forces, j'étais bien résolu à ne point vous céder. Et pourtant j'ai parlé, retourné, Dieu sait comme, au gré de vos désirs. De nouveau supplié de vous laisser publier ma Lecture, mais certain, à part moi, qu'elle n'en méritait pas l'honneur, je m'étais bien promis de tenir cette fois jusqu'au bout

dans mon refus formel. Et voilà qu'aujourd'hui, à un an d'intervalle, devant les sollicitations nouvelles qui m'arrivent d'outre-mer, je me sens désarmé.

Vraiment, je le répète, vous êtes né diplomate.

Faites donc ce qui vous semblera bon de mon pauvre discours. Ce qui me console, c'est d'abord la certitude de vous être agréable, c'est ensuite l'espérance que cette *Lecture* où rien ne vient de moi, réussira peut-être à glorifier là-bas notre grand Lacordaire, et aussi à faire quelque bien à l'âme de vos chers jeunes gens que j'aime presque à l'égal de leur bon Directeur.

F. M. BABONNEAU,

Des Fr. Prêch.

COUVENT DU HAVRE, 4 août 1891, en la fête de notre Bienheureux Père saint Dominique.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais vous faire passer quelques instants dans la société d'un grand homme. *C'est avoir profité que de savoir s'y plaire*, a-t-on dit, du commerce des chefs-d'œuvre. Appliquée à la personne du Père Lacordaire, jamais parole ne fut mieux vérifiée. Dans cet homme, je m'attacherai à vous montrer ce qu'il y a de plus beau en tout homme, ce qui, chez lui, a été incomparable : le cœur. Dans ce cœur, vous verrez la passion qui l'a fait palpiter pour ce qu'il y a de tellement ravissant sur terre que, dans son court passage ici-bas, le Christ, lui-même, s'en est épris dans la personne

du disciple saint-Jean : je veux dire l'âme du jeune homme. En deux mots, l'amitié réciproque du Père Lacordaire pour les jeunes gens et des jeunes gens pour le Père Lacordaire, voilà mon thème.

Par conséquent et malgré mon vif désir de n'exclure ici personne, c'est uniquement des jeunes gens et pour les jeunes gens que je dois vous parler. Pères et mères que j'aperçois dans cette assemblée, vous ne sauriez m'en vouloir ; il s'agit de ce que vous aimez beaucoup plus que vous-mêmes, de vos enfants. Jeunes filles qui en franchissant cette enceinte, n'avez pas redouté l'austérité de ma parole, vous joindrez votre propre indulgence à celle de vos parents ; il s'agit de vos frères et de vos meilleurs amis.—Pour vous, jeunes gens qui m'entourez si nombreux, s'il m'arrive d'aventure de mêler ça et là, à votre adresse, une pointe de critique aux douceurs de la

louange, je ne m'attarderai point à vouloir m'excuser ; vous êtes en cause et je vais vous parler, n'est-ce pas dire qu'à l'avance, je me sens pardonné ?

Dans ce travail, vous cherchiez vainement quoi que ce soit qui m'appartienne en propre. J'estimerai n'avoir mérité de vous que dans la mesure même où je me serai fait oublier. Il est des tableaux—et ce sont les plus beaux—qui n'emprunteraient rien à la richesse du cadre. C'est deux fois le cas pour la haute et puissante figure du Père Lacordaire, l'ami et l'apôtre de la jeunesse dans notre dix-neuvième siècle.

I

Aucun bien ne se fait à l'homme qu'en l'aimant. Le même Dieu, qui a porté cette loi, ayant prédestiné Lacordaire à être, à

notre époque, le bienfaiteur du jeune âge, commença par lui en inculquer l'amour. Le Père Lacordaire aimait les jeunes gens et dès lors, du commencement à la fin, tout s'explique dans sa vie, tout en accuse, dans un puissant relief, la suprême unité. Messieurs, disait-il aux jeunes gens de Sorèze, quand il se vit mourir, si mon épée s'est rouillée, c'est à votre service. Rien de plus exact. Depuis le jour où, paré lui-même de la grâce et de la fougue de ses trente ans, il se levait devant la Cour des Pairs, pour revendiquer la liberté d'enseigner, jusqu'à celui où, achevant précipitamment sa carrière dans l'exercice écrasant de cette même liberté conquise, il se couchait pour ne plus se relever, c'est à la jeunesse qu'il a prodigué, sans compter, son temps, ses forces, son amour et sa vie.

Lacordaire a aimé les jeunes gens, mais comment ? Est-ce de cet amour quelque

peu banal, indéfini et tronqué qu'on suppose si gratuitement dans les saints, qui n'a point d'yeux pour voir, point d'oreilles pour entendre, point de cœur pour battre, aucun souffle enfin de la passion purifiée pour désirer et par conséquent pour craindre ; pour jouir et par conséquent pour souffrir ; qui ne sait qu'embrasser indifféremment, dans la même étreinte de convention, tous les fronts, brûlants ou glacés. Oh ! n'en croyez rien. Spontanée et sans réserve, son affection n'a jamais rien exclu, dans le jeune homme, de ce qui en était digne. Née du cœur et ne vivant que du cœur, elle en a subi toutes les lois, éprouvé tous les sentiments, subi toutes les exigences, souffert toutes les anxiétés, elle en a parcouru sans relâche le vaste champ, ouvert en nous par la main libérale du Créateur, et agrandi sans mesure par la Croix du Christ, mort d'amour pour les hommes.

Et si surpris de cette affection que tant d'autres, pour leur part, n'ont jamais ressentie, vous aimiez à en chercher les causes, lisez les ouvrages de l'illustre religieux, vous y verrez qu'aimer était la loi de sa nature, l'irrésistible besoin de son être et que, ce besoin, seule la jeunesse lui semblait capable de l'assouvir à même. " Rien " ne console, disait-il, de n'avoir point " d'ami.—Il serait étrange que le christia- " nisme fondé sur l'amour de Dieu et des " hommes, n'aboutît qu'à la sécheresse à " l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. " Non ; consultez les maîtres de la vie spiri- " tuelle, ils vous diront tous que le détache- " ment n'est pas la désaffection et que si " l'un est de précepte, l'autre n'entre pas " même dans la voie du conseil. C'est " l'esprit du monde qui affaiblit les affec- " tions ; les affections réglées, c'est-à-dire " subordonnées à la Loi de Dieu et à

“ l’amour qu’on lui doit, ne sont jamais un
“ obstacle à la sainteté. C’est une rare et
“ divine chose que l’amitié, le signe assuré
“ d’une grande âme et la plus haute des
“ récompenses visibles attachées à la vertu.
“ L’amitié ne se refuse qu’à celui qui ne
“ l’inspire pas et celui-là l’inspire qui en
“ porte en soi-même le généreux ferment.
“ Tout cœur pur la possède et par consé-
“ quent tout cœur pur attire à lui, n’importe
“ à quel âge. Mais combien plus dans la
“ jeunesse ! C’est un si beau moment dans
“ la vie ! Enfant, on n’a pas assez de sensi-
“ bilité ni de connaissance des choses ; rien
“ n’est profond.—Dans l’âge mûr on sait
“ trop ; on ne plaît plus autant ; le cœur,
“ moins sollicité et plus circonspect, ne
“ donne plus autant et ne reçoit plus dans
“ la même mesure. Mais entre vingt et
“ trente ans, que de sève ! Quelle plénitude !
“ On est si vite aimé et on aime si vite ! ”

Inutile, me semble-t-il, de citer plus longtemps. Vous avez maintenant compris pourquoi Lacordaire aimait et pourquoi de préférence, il aimait les jeunes gens.

Mais cette exquise amitié qu'a-t-elle produit en lui ? Qu'a-t-elle produit aussi dans les âmes trop heureuses sur lesquelles elle s'est épanchée ? Vous êtes, n'est-il pas vrai, désireux de l'apprendre. Mais auparavant permettez-moi de vous présenter Lacordaire, à l'âge radieux de sa jeunesse, peint en pied, si je puis ainsi parler, par la main du plus illustre de ses amis, le noble comte de Montalembert. — " Il avait vingt-huit ans. " La taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant, " en même temps que de modeste dans " toute sa personne, tout cela n'était que " l'enveloppe d'une âme qui semblait prête

“ à déborder, non seulement dans les libres
“ combats de la parole publique, mais dans
“ les épanchements de la vie intime. La
“ flamme de son regard lançait à la fois des
“ trésors de colère et de tendresse ; elle ne
“ cherchait pas seulement des ennemis à
“ combattre et à renverser, mais des cœurs
“ à séduire et à conquérir. Né pour com-
“ battre et pour aimer, il portait déjà le
“ sceau de la double royauté de l'âme et du
“ talent. Il m'apparut charmant et terrible,
“ comme le type de l'enthousiasme du bien,
“ de la vertu armée pour la vérité. Je vis
“ en lui un élu, prédestiné à tout ce que la
“ jeunesse adore et désire le plus : le génie
“ et la gloire. Mais lui, plus épris des suaves
“ joies de l'amitié chrétienne que des loin-
“ tains échos de la renommée, me fit com-
“ prendre que les plus grandes luttes ne
“ nous émeuvent qu'à demi, qu'elles nous
“ laissent la force de songer avant tout à la

“ vie du cœur et que nos jours commencent
“ et finissent, selon qu'un souvenir aimé
“ se lève ou se tait dans nos âmes.”

Tel était l'homme : voyons maintenant son cœur. Le premier besoin du cœur qui aime, c'est de se dire à soi-même son amour, c'est de le dire ensuite et sans fin à ceux qui nous ont captivés. Besoin profond, universel, irrésistible. Lacordaire, pour sa part, l'a si vivement senti que, pour l'exprimer, il a créé une formule harmonieuse, désormais fixée dans toutes les mémoires, j'en suis bien sûr. Vous allez la redire tout bas au moment où je vais la prononcer tout haut. “ L'amour n'a qu'un mot et en le disant toujours, on ne le répète jamais.” Prenez sa correspondance, relisez ses lettres à ses amis : vous n'y verrez qu'un refrain d'amour et comme la conjugaison sans fin du verbe aimer, à tous les temps et à tous les modes, sauf au mode

imparfait et au temps passé. " Si je dis à
" un homme, je vous estime, ne puis-je pas
" lui dire autre chose encore ? Oui, car je
" puis lui dire sans peine : Je vous admire.
" Si je dis à un homme : Je vous admire,
" ne puis-je pas lui dire autre chose encore ?
" Oui, car je puis lui dire : Je vous vénère.
" Si je dis à un homme : Je vous vénère,
" ne puis-je pas lui dire autre chose encore ?
" Ai-je épuisé dans ce mot la parole hu-
" maine tout entière ? Non, j'ai encore une
" chose à lui dire, la dernière de la bouche,
" je puis lui dire : Je vous aime. Mais
" la bouche de l'homme ne va pas plus loin,
" parce que son cœur ne va pas au delà.
" Dix-mille mots précèdent celui-là, mais
" aucun autre ne vient après dans aucune
" langue et quand on la dit une fois à un
" homme, il n'a plus qu'une ressource, c'est
" de le répéter à jamais."

Ainsi faisait-il.

“ Mon cher ami, j’espère un jour te retrouver chrétien—il s’agissait d’une jeune âme attardée dans les sentiers de l’erreur—et te presser sur mon sein avec la double tendresse de l’ami et du religieux. En attendant cette immense joie, je continue à te porter dans mon cœur comme un enfant blessé et malade, comme le dernier fruit de mon amour sur la terre. Trop vieux déjà par l’âge si non par le cœur pour émouvoir de plus jeunes que moi et destiné désormais à ne plus regarder qu’en arrière, je te laisse au seuil du passé.

“ Tu y seras le premier que mes yeux rencontreront en se retournant. Et toi ne m’oublie pas dans cette place aimée. Quand tu seras triste et mécontent du monde, jette un regard de loin vers la fenêtre de ma cellule et songe à un ami qui t’aimait si tendrement.”

Après le besoin de s'affirmer, la véritable amitié ne désire rien tant que de rétablir entre les cœurs qu'elle unit l'équilibre, l'égalité trop souvent rompue à l'avance par l'âge, le talent, la naissance ou la fortune. L'énergique et constante revendication de ce droit met parfois aux lèvres du Père Lacordaire des prières surprenantes, remarque son fils préféré, le doux abbé Perreyve. " Il faut que je vous gronde très " sévèrement pour les phrases obséquieuses " dont vous continuez de vous servir à " mon endroit. Désormais ne m'appellez " donc plus votre Père, ni surtout révérend " Père, mais votre ami, car je le suis bien " sincèrement. L'amitié déborde la paternité. Elle suppose une bienveillance " d'une nature plus épanchée et plus libre " et c'est celle que j'ai pour vous, comme " il me semble que vous devez l'avoir pour " moi à moins que le désir que j'en ai ne

“ me fasse illusion. Si vous éprouvez ce
“ sentiment du retour, si votre cœur est
“ réellement penché vers le mien, laissez
“ le suivre simplement son cours naturel.
“ Parlez moi et écrivez-moi comme à votre
“ égal suivant le mot de Sénèque *Amicitia*
“ *pares aut accipit aut facit.*”

“ Je suis plus âgé que vous, c'est vrai :
“ mais si l'âme était absolument sujette du
“ temps ce serait une disproportion sans
“ remède.

“ Quand au reste, si Dieu m'a donné
“ quelque talent ou quelque renommée,
“ c'est bien peu de chose, vous le savez et
“ rien ne serait plus affreux que la gloire,
“ si elle mettait obstacle à l'affection.
“ Oubliez donc ce que je dois oublier moi-
“ même et qui n'est rien au prix de la
“ vertu. Nous connaissons et nous aimons
“ Dieu l'un et l'autre, c'est là ce qui met
“ entre nous une éternelle égalité. Ceux

“ qui n'ont point en Dieu leur vie peuvent
“ être séparés par des abîmes à cause de
“ toutes les prééminences qui naissent, en
“ ce monde de la naissance, de la fortune,
“ du talent et de la gloire. Mais en Dieu
“ où nous sommes l'un et l'autre, le monde
“ disparaît et l'infini ne laisse plus entre
“ ceux qui s'y rencontrent et s'y tiennent
“ embrassés d'autre distance que celle de
“ l'amour, lequel rapproche tout.”

De ce désir de l'égalité dans l'amitié en naît directement un autre. L'âme qui aime a besoin d'estimer. L'objet de son affection, elle le veut pur, grand, noble, et généreux et, quand la nature ou la grâce, la raison ou la foi, l'ont elle-même élevée plus haut, elle n'a ni cesse ni relâche qu'elle n'ait effacé la distance et refait le niveau. Dans le cœur du chrétien et notamment du prêtre, l'ami engendre alors l'apôtre.

De là, pour le Père Lacordaire, l'ardente

préoccupation de voir les jeunes cœurs auxquels il s'était voué, marcher sans jamais s'arrêter, à la poursuite des vertus, qui font l'honneur de l'homme en préparant la gloire du chrétien.

La première qu'il leur demande, c'est l'honnêteté couronnée de son auréole resplendissante, l'honneur, l'une et l'autre vertu—il ne l'ignorait pas—plus souvent prônées dans le monde que sincèrement pratiquées par lui.

“ Ah ! s'écriait-il, je suis chrétien et pour-
“ tant, je m'attendris à ce nom d'honnête
“ homme. Je me représente l'image véné-
“ rable d'un homme dont le cœur n'a jamais
“ conçu l'injustice et dont la main ne l'a
“ point exécutée, qui fut observateur de sa
“ parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et
“ ferme dans ses convictions, à l'épreuve
“ du temps qui change, et veut tout entraî-
“ ner dans ses changements, également

“ éloigné de l'obstination dans l'erreur et
“ de cette insolence particulière à l'apos-
“ tasie, qui accuse la bassesse de la trahison
“ ou la mobilité honteuse de l'inconstance.
“ Ce n'est pas encore là le héros, mais c'est
“ déjà une noble chose et peut-être hélas !
“ une chose rare, du moins dans sa plé-
“ nitude. Saluez donc en passant, et, qui
“ que vous soyez, chrétien, et même
“ saint, aimez à entendre à votre oreille et
“ surtout au fond de votre conscience cette
“ belle parole, que vous êtes un honnête
“ homme.”

Et l'honneur : “ L'honneur n'admet pas
“ de partage. C'est une idée qui périt ou
“ demeure tout entière. L'honneur est la
“ ligne équinoxiale de l'humanité. L'hu-
“ manité s'échauffe et se purifie à mesure
“ qu'elle en approche ; elle se glace et se
“ ternit à mesure qu'elle s'en éloigne. C'est
“ un regard élevé du chrétien sur soi, une

“ pensée de sa noblesse ; ce n'est pas la
“ gloire trop chère à l'orgueil, ce n'est pas
“ la vertu toute seule avec ses sobres ins-
“ pirations, c'est plus que la gloire et plus
“ que la vertu, c'est un sentiment chaste
“ de soi-même, une crainte infinie de toute
“ honte méritée, la plus haute délicatesse
“ dans la plus sainte pudeur.”

Cette double qualité de l'honneur et de l'honnêteté, ainsi entendue et ainsi étendue, constituait chez le Père Lacordaire le minimum des conditions qu'il exigeait pour le don de son cœur, faute desquelles il se montrait inexorablement sévère et qui lui inspiraient, nous dit encore Perreyve, des sentiments d'une délicatesse tellement ombrageuse qu'une fois blessé en elles, il devenait subitement de glace pour l'homme qu'il avait le plus aimé. “ Et moi aussi, “ j'ai dû laisser sur le chemin, comme des “ dépouilles profanées bien des affections

“ qui m'avaient séduit. J'ai vu périr dans
“ mon cœur l'immatérielle beauté de plus
“ d'une âme aimée.” Sans aucun doute,
c'est sur des âmes qui avaient fléchi dans
la ligne de l'honneur que tombaient ces
paroles, qui éclatent à la manière d'un fou-
droyant anathème.

Chose étrange ! Cette volonté de fer du
Père Lacordaire faiblissait à la seule pensée
de se heurter à la malhonnêteté de l'ingra-
titude. Il avait rêvé d'adopter un de ses
enfants de Sorèze pour en parfaire l'éduca-
tion. “ Il eût été le fils de mon âme. Je
“ lui aurais fait le don entier de moi-même.
“ Mais je n'ai pas osé. J'ai craint l'ingrati-
“ tude. Je l'aurais tant aimé que s'il eût
“ méconnu mon amour, il eût fait un mal
“ profond à l'infirmité de mon humaine
“ nature.”

Après l'honneur et l'honnêteté, Lacor-

daire n'estimait rien tant dans le jeune homme que le caractère.

Oyez comme il en parle !

“ Le caractère n'est pas la bravoure. La
“ bravoure n'exige qu'une certaine ardeur
“ devant le péril, un mépris de la mort,
“ conçu dans un élan, et plutôt un héroïque
“ oubli de la raison qu'une appréciation
“ calme du devoir. Le plus valeureux
“ capitaine peut n'être qu'une femme le
“ lendemain d'une victoire, et ses cicatrices
“ ne couvrent qu'un caractère débile et sans
“ portée. Le caractère est l'énergie sourde
“ et constante de la volonté, je ne sais quoi
“ d'inébranlable dans les desseins, de plus
“ inébranlable encore dans la fidélité à soi-
“ même, à ses convictions, à ses amitiés, à
“ ses vertus, une force intime qui jaillit de
“ la personne et inspire à tous cette certi-
“ tude que nous appelons la sécurité. On
“ peut avoir de l'esprit, de la science, même

“ du génie et ne pas avoir de caractère.
“ Telle est la France de nos jours.—Avec
“ autant de vérité, il aurait pu dire le monde
“ à l’heure actuelle.—La France abonde en
“ hommes, qui ont tout accepté des mains
“ de la fortune et qui pourtant n’ont rien
“ trahi, parce que, pour trahir, il faut avoir
“ tenu à quelque chose. Pour eux les évène-
“ ments sont des nuages qui passent, un
“ spectacle et un abri ; pas davantage. Ils
“ les subissent sans résistance, après les
“ avoir préparés sans le vouloir ; jouet en
“ conséquence d’un passé dont ils ne furent
“ pas maîtres et d’un avenir qui leur refuse
“ ses secrets.”

A l’abaissement du caractère qu’il flétris-
sait en termes si forts, Lacordaire voyait
correspondre et engendrer les mêmes désas-
treux effets, la profanation de l’intelli-
gence dans la dégradation des lectures.
“ L’homme ne peut lire que ce qu’il goûte

“ et ce qu'il goûte est la mesure de sa rai-
“ son. Or parmi les symptômes dont nous
“ sommes témoins, il n'en est pas de plus
“ visible, pas de plus triste non plus que
“ la passion des livres chimériques, c'est-à-
“ dire des livres qui ne disent rien à la rai-
“ son et ne s'adressent qu'à l'imagination
“ et aux sens. Le nombre en est incalculable.
“ On ne se contente même plus, et
“ depuis longtemps, de les publier sous
“ la forme matériellement sérieuse d'un
“ volume. On les jette au monde par feuilles
“ détachées, comme les oracles tombaient
“ autrefois du chêne de Dodone, et il n'est
“ pas de journal ou de revue qui estime
“ pouvoir vivre, sans offrir à ses lecteurs
“ ce puéril aliment. Le monde est chaque
“ jour inondé de pages médiocres par le
“ style et nulles par le fond, qu'un homme
“ ne peut lire sans mépris pour lui-même,
“ parce que leur lecture est un sacrifice fait

“ au néant—quand ce n'est pas au vice—
“ aurait-il pu ajouter.

“ Cher enfant, vous avez jusqu'ici beau-
“ coup aimé les livres du monde, il faut
“ maintenant que votre affection se tourne
“ de plus en plus vers les livres émanés
“ de ceux que ont suivi Notre-Seigneur
“ et l'Eglise. Les autres sont presque
“ tous infectés d'ignorance, d'orgueil, de
“ systèmes vains, d'opposition secrète à la
“ vérité, quand elle n'est pas déclarée. Il y
“ a d'ailleurs tant de livres, qu'on ne peut pas
“ même lire tous ceux qui sont excellents.
“ Pourquoi donc perdre son temps à feuil-
“ leter ceux qui sont gâtés par le faux-
“ esprit ? ”

Pour arrêter la mobilité de la volonté dans la dépression du caractère, de même que l'énervement de l'intelligence dans la perversion des lectures. Lacordaire ne voyait qu'un seul frein solide et qu'un seul

remède efficace, la vie de la foi dans l'inébranlable attachement à l'Eglise qui en est la gardienne et le foyer. Aussi pour en conserver à ses amis le don sans prix, pour le leur reconquérir et le leur restituer, quand ils l'avaient perdu, n'était-il sacrifice si sanglant qui le fit reculer. Ecoutez cette histoire, qui eut dans sa vie d'apôtre je ne sais combien d'éditions. C'était après 1830. L'arbre géant, qui s'appelait Lamennais, venait de tomber. Sa chute lamentable, Lacordaire l'avait depuis longtemps prévue, et, de crainte d'être écrasé sous ses ruines avait douloureusement brisé avec lui les derniers de ses liens. Moins heureuses, sans doute parce qu'elles étaient moins trempées, d'autres âmes n'avaient pu s'arracher aussi vite à l'étrange séduction du génie dévoyé. Parmi celles-ci, il en était une (1)—c'est elle qui va maintenant entrer en scène et

(1) Mr. de Montalembert

continuer le récit—que Lacordaire aimait par dessus toutes et qui s'obstinait dans une fidélité désintéressée, moins peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande idée qui semblait ensevelie dans sa chute. Du milieu de ses contradictions personnelles, c'était sur cette âme qu'il reportait l'ardeur suprême de son zèle, la plus pure et la plus violente passion de son cœur. C'était pour elle qu'il dépensait, à l'insu du monde entier, les plus riches trésors de son éloquence. Que ne m'est-il donné de tout dire et de citer les lettres nombreuses qui, pendant trois années entières, poursuivirent cette tâche ingrate. — Je viens de les relire, après tant d'années écoulées, avec une émotion que nulle parole ne peut rendre. Je ne sais si son génie et sa bonté ont jamais jeté un plus pur éclat que dans cette lutte obscure et opiniâtre pour le salut d'une seule âme aimée. Avec le vain

espoir de me dérober aux douleurs et aux orages d'un conflit trop cruel, je m'étais réfugié en Allemagne, où j'étais poursuivi par les appels de M. de Lamennais. Tout en se croyant obligé, comme prêtre, de signer des formulaires, l'infortuné répondait à mes craintes, à mes filiales représentations, en me félicitant de l'indépendance que je possédais comme laïque et en m'exhortant à la maintenir à tout prix. Mais le même courrier, qui m'apportait ces lettres empoisonnées, m'en apportait d'autres bien plus nombreuses, où le véritable ami rétablissait les droits de la vérité, en me montrant les sommets toujours accessibles de la lumière et de la paix. Il vint même de sa personne me chercher et me prêcher, auprès du tombeau de sainte Elisabeth. Avant comme après ce trop court voyage, il revenait sans cesse à la charge, avec une inépuisable énergie, avec une indomptable

persévérance. Sacrifié, méconnu, repoussé, il n'en prodiguait pas moins des avertissements toujours infructueux, des prédictions toujours vérifiées, mais avec quelle raison ! quelle spirituelle et touchante éloquence ! quel charmant mélange de sévérité et d'humble affection ! quelles salutaires alternatives d'impitoyable franchise et d'irrésistible douceur ! Non, la plus tendre des Providences n'aurait pu faire plus ou mieux. " Ecoute, me disait-il, cette voix trop dédaignée ; car qui t'avertira si ce n'est moi ? qui t'aimera assez pour te traiter sans pitié ? qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour, et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie ? " Je n'étais pas rebelle, comme on pourrait le croire d'après ces ardentcs remontrances. Je n'étais qu'hésitant et troublé. Mais, je l'avoue, cette lutte avait trop duré. Quand je cédaï enfin, ce ne fut

que lentement, comme à regret et non sans avoir navré ce cœur généreux. J'expie cette faute en l'avouant et je fais de cet aveu un hommage à la grande âme qui a maintenant trouvé le juge qu'elle invoquait avec une si légitime confiance. C'est alors, c'est ainsi que j'ai pu plonger dans les derniers replis de cette âme, un regard d'abord distrait et irrité, mais, depuis et aujourd'hui, baigné des larmes d'une immortelle reconnaissance. Captif de l'erreur et de l'orgueil, j'ai été racheté par celui en qui m'apparut alors l'idéal du prêtre, tel qu'il l'a lui-même défini : Fort comme le diamant et plus tendre qu'une mère. (1)

Après la foi, source du caractère et gardienne de l'honneur, Lacordaire n'avait rien de plus à cœur que d'inculquer à ses amis le respect de cette vertu, sans laquelle la Foi n'est plus dans la vie du chrétien qu'une

(1) Le Père Lacordaire, par M. le Comte de Montalembert.

criante inconséquence, le livrant sans défense aux railleries justifiées de tous les incroyables. J'ai nommé la retenue des sens, la vertu souveraine, qui soumettant le corps à l'âme, prépare l'oblation de l'être entier à Dieu, et fait de chacun de nous ce qu'il y a de plus rare parmi les hommes : un homme !

“ La chasteté est la sœur aînée de la
“ vérité ; ce n'est pas une vertu mystique,
“ une vertu de cloître et d'initiés ; c'est une
“ vertu morale et sociale, une vertu néces-
“ saire à la vie du genre humain. Sans elle,
“ la vie se flétrit dans ses sources ; la beauté
“ s'efface du visage ; la bonté se retire du
“ cœur ; les familles s'épuisent et disparaissent ;
“ les nations perdent graduellement
“ leur principe de résistance et d'expansion ;
“ le respect de la hiérarchie s'éteint dans
“ les scandales. Tous les maux entrent
“ par cette porte ; toutes les servitudes et
“ toutes les ruines y ont passé.”

Et cette page Messieurs, qu'en dépit de son extrême délicatesse, il me serait dur de ne pas vous rappeler, maintenant surtout qu'elle se recommande à nous avec la double consécration du sanctuaire auguste qui le premier en a redit les échos, et des cœurs sans nombre qu'elle a su purifier.

Vous n'ignorez pas avec quels sentiments de religieux respect elle fut écoutée par les jeunes gens de Notre-Dame, inutile d'insister pour que vous les imitiez. " Si
" pris de compassion et d'amitié pour vos
" secrètes blessures, je voulais vous per-
" suader d'être chastes, si quelque jeune
" âme a touché mon cœur de tendresse et
" que je veuille faire tomber de ses mains
" la coupe trompeuse du mal, je lui dirai :
" Ainsi, enfant de ta mère et frère de ta
" sœur ; enfant de ta mère qui t'a mis au
" monde dans la continence sacrée du
" mariage, frère de ta sœur dont tu gardes

“ et respire la vertu, ah ! ne déshonore
“ pas en toi-même ce grand bien qui t’a
“ fait homme. Conserve, dans une chair
“ fragile, l’honneur de ton âme, la source
“ religieuse d’où s’épanche la vie et où
“ fleurit l’amour.

“ Prépare à ta couche future des amitiés
“ saintes, des embrassements que le Ciel
“ et la terre puissent bénir. Sois chaste
“ pour aimer longtemps, pour être aimé
“ toujours. Il y a au monde entre ta mère
“ et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité,
“ une frêle et douce créature qui t’est des-
“ tinée de Dieu. Cachée à tous les regards
“ elle nourrit en silence la fidélité qu’elle te
“ promettra : elle vit déjà pour toi qu’elle
“ ignore, elle t’immole ses penchants, elle
“ se reproche tout ce qui pourrait déplaire
“ un jour au moindre de tes désirs. Ah !
“ garde lui ton cœur comme elle te garde
“ le sien, ne lui apporte pas des ruines en

“ échange de sa jeunesse et puisqu'elle se
“ sacrifie pour toi par un amour anticipé,
“ fais à ce même amour, dans les replis de
“ tes passions, un juste et sanglant sacrifice.”

Mais ce juste et sanglant sacrifice, qui donnera au bouillant jeune homme la force de l'offrir chaque jour à Dieu sur l'autel de son cœur ? Avec les moyens surnaturels indiqués par la religion et après eux, le Père Lacordaire ne voyait aucun auxiliaire plus puissant de la chasteté que le travail devenu une des fonctions régulières de notre existence. “ Nous sommes
“ demeurés, disait-il, les sujets du travail,
“ pour demeurer les frères de la vertu.
“ L'homme qui n'a rien à faire pour vivre
“ que de vivre et qui n'applique pas ses
“ facultés à la glèbe honorable d'un service
“ volontaire, celui-là, tombe, par une pente
“ rapide, de la langueur dans l'ennui et de
“ l'ennui dans les désordres du cœur. C'est

“ l’oisiveté qui est la grande source de
“ perversion.”

Et maintenant est-il besoin de le dire. Pour faire naître et grandir dans le cœur de ses jeunes amis le culte de ces austères vertus, Lacordaire ne se bornait pas à écrire à leur louange des pages comme celles que nous avons citées plus haut, toutes parfumées de poésie, non plus que de prononcer des discours enfiévrés d'éloquence. Aux Sénèques de tous les âges et de toutes les tailles de composer sur un pupitre d'or le panégyrique de la pauvreté. Pour lui, disciple du Christ, il commençait par mettre en pratique ce qu'il disait si bien. Mieux encore, initié par sa consécration au sacerdoce du premier des prêtres et comme lui passionné pour le salut des âmes, il estimait n'avoir rien fait pour elles qui n'eût intimement communiqué au sacrifice d'expiation qui prépare leur rachat. A la suite de

celui de ses historiens qui l'a le mieux connu, (1) pénétrez dans l'intimité de sa vie : prenez au moment où il descend de sa chaire la plus haute du monde—cet orateur au verbe enflammé qui, des heures entières, a enivré les foules en les bouleversant par la nouveauté de sa parole et l'audace de sa pensée ; suivez-le. Affamé d'obscurité, lui qui venait de dispenser à flots la lumière, le voilà qui s'enfonce comme dans un tombeau dans les sombres et humides caveaux de son couvent des Carmes. Là il s'étend à l'exemple de son maître sur une croix de bois taillée à cet effet, comme son Maître il s'y fait attacher par de rudes liens ; comme lui il y reste suspendu des heures entières, remplissant leur interminable durée de sanglantes flagellations, alternant avec des prières embrasées, Ah ! sans doute, s'il en agissait

(1) Le Révérend Père Chocarne.

ainsi, c'était avant tout pour calmer la fièvre d'amour que la passion du Christ allumait dans ses veines ; mais c'était aussi—n'en doutez pas, car il en a fait l'aveu—pour payer, au lieu et place de ses jeunes amis, la dette de justice contractée par leurs fautes et dont, avec la légèreté habituelle à leur âge, ils semblaient ne pas même soupçonner la gravité. — 'Le sacrifice, répétait-il sans cesse, est la moitié généreuse de l'amour, et nul ne sait aimer qui ne sait s'immoler.' Je ne sache rien de plus beau que ces paroles, si ce n'est leur entière application.

II.

Messieurs, nous voici parvenus à la seconde partie de notre tâche. Si abondants et si dignes d'intérêt qu'en soient les éléments, je la ferai pourtant aussi courte

que possible. Tout admirables que soient les spectacles qui nous sont présentés, peut-être pour cette raison elle-même, il est à l'attention de nos facultés, des limites qu'on ne saurait impunément franchir.

La loi suprême du cœur, c'est la loi de la réciprocité : L'homme qui aime veut être aimé et dans la mesure même où il donne, il a besoin de recevoir.—Cette loi du cœur, le Père Lacordaire l'a-t-il connue, son ardente amitié pour les jeunes gens a-t-elle été payée de retour ? Pour l'éternel honneur de la jeunesse française au XIX^e siècle, nous sommes heureux de répondre : oui, cette jeunesse a compris, a aimé, à chéri autant que vénéré son Bienfaiteur et son ami, sa lumière et sa gloire et en maintes circonstances et sous toutes les formes, elle lui a manifesté son attachement.

Il est un trait délicieux qui ouvre la vie publique du Père Lacordaire. C'était

encore à cette même époque tourmentée de 1830. Résolu à enlever de haute lutte la liberté d'enseignement, persuadé que, comme toutes les autres, elle doit se prendre quand on ne la donne pas, le bouillant jeune homme s'était bravement octroyé le titre de maître d'école, en présence d'une vingtaine d'enfants racolés çà et là sur le pavé de Paris, à la manière, pourrait-on dire, des convives éclopés du banquet de l'Évangile. C'était, pour rappeler un mot célèbre, sortir de la légalité pour rentrer dans le droit. On l'avait bien prévu, un tel acte d'audace serait bientôt relevé par la police inquiète. On ne fut pas déçu. Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'ouverture de l'école, que, sur le seuil, apparaissait l'autorité du pays sous la forme du commissaire du quartier. Grave et même un peu ému, ce fonctionnaire exhibe son mandat pour constater d'office le dévoue-

ment illégal pris en flagrant délit et instrumenter en règle contre la science sans permis.—“ Au nom de la loi, sortez ; ” dit-il, d'abord aux enfants.—“ Au nom de vos parents, restez, ” réplique Lacordaire. “ Oui, c'est avec vous que nous voulons rester ; s'écrie en chœur la bande révoltée de ces petits enfants, pris d'une ardeur soudaine pour la classe et les livres. ” Il avait suffi d'un jour à Lacordaire pour s'attacher de cœur ses élèves de rencontre—à telles enseignes que pour les lui ravir, il ne fallut pas moins que la force brutale.— Histoire charmante qui, dans sa forme piquante, présageait admirablement les dévouements passionnés dont la jeunesse devait entourer toute sa vie.—

Le premier don que la jeunesse transmet, à son insu, à quiconque l'affectionne, c'est le privilège de vivre sans vieillir. Fréquentez les jeunes gens et vous aurez trouvé

la fontaine de Jouvence ; c'est de leur cœur qu'elle jaillit, si elle est quelque part. Jeunesse de l'âme, de l'esprit et du cœur, jeunesse de la sensibilité, de l'imagination et du langage, souvent même jusque sous les cheveux blancs, jeunesse inaltérée des traits, à ces signes, vous discernerez, à ne pas vous y méprendre, l'homme de bien, prêtre, ou chrétien du monde, qui se donne aux enfants.

Tous ces genres de jeunesse, vous les trouverez à un degré rare, dans la vie du Père Lacordaire, du premier jour au dernier. Prenez, par ordre de date, les divers portraits que nous avons de lui et qui nous le révèlent dans les phases successives de sa carrière. Sans doute, si vous y regardez de près, vous verrez plus d'une différence s'accuser en relief dans cette physionomie, beaucoup trop vivante pour n'être pas mobile. — Stigmates inexorables du temps.

les rides se multiplieront, tour à tour barbant son front, creusant ses tempes et soulignant ses yeux, mais rayonnant au milieu de ces défaillances de la matière et, *sans réparer des ans l'irréparable outrage*, les faisant finalement oublier, toujours le même œil noir et ardent, d'où jaillissait, toute vive, l'expression de l'impérissable jeunesse, de l'intelligence, de la volonté et du cœur.

Ce cœur du Père Lacordaire, il resta toute sa vie si jeune que jusqu'à la fin il ne cessa de battre comme il battait à vingt ans. Les élans de tendresse, qui lui échappaient à l'endroit de ses enfants, étaient même parfois si brûlants et si vifs que l'austère religieux croyait devoir s'en excuser, peut-être même s'en accuser et qui le nierait?—peut-être même s'en punir —“ Mon
“ bon petit enfant, pardonnez-moi ces élans
“ d'un cœur plus jeune que son âge. Je
“ suis bien touché de ce que vous me dites

“ de votre attachement pour le vieil et
“ pauvre moine. Ah ! je parlerais bien plus
“ tendrement, si je n'étais plus hors de l'âge
“ où le cœur s'épanche avec une entière
“ liberté. Je pèse ce que je dis, malgré
“ moi, pour ne point paraître trop naïf et
“ trop aimant.” . . .

De sa personne et de son cœur, passez à sa parole. Interrogez ceux qui ont eu l'ineffable bonheur d'en recueillir complètement les échos ; ils lui rendront tous le même témoignage. Dans la chapelle des Carmes comme à la métropole de Notre-Dame, dans les salles de son collège de Sorèze, comme au chapitre de son couvent de Flavigny.

C'était toujours la même parole entraînante de conviction, libre d'allures, originale de forme, parfumée de poésie, pénétrante d'onction, débordante enfin de tout ce qui accuse la jeunesse et la fait adorer.

Et ses écrits reflèteront-ils à leur tour la même intensité de jeunesse?... Lisez-les ou relisez-les et n'oubliez pas que c'est à cinquante-six ans qu'il a rédigé les *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, à cinquante-huit ans qu'il a écrit — je devrais dire chanté — *sainte Marie-Madeleine*, et enfin sur son lit de mort qu'il a dicté à la plume de Montalembert son *Testament*, c'est-à-dire des œuvres où la maturité des pensées est enveloppée d'une telle jeunesse de sentiment et de style qu'on les dirait écrites à vingt ans par un homme de génie! Et chose plus remarquable encore, notamment en un siècle où tout vieillit si vite, même après la mort du Père Lacordaire, le temps a respecté ses œuvres. Depuis près d'un demi siècle qu'elles ont vu le jour, elles demeurent toujours aussi vivantes, toujours aussi fraîches, ne cessant pas de dégager ce parfum du printemps qui les sauve de

l'oubli. — Première récompense qu'à leur insu, Lacordaire a reçue des jeunes gens ; récompense toutefois — hâtons-nous de le dire — qu'en dépit de sa valeur, il eût médiocrement prisée, si elle eût été seule.

En échange de sa personne qu'il donnait sans réserve, il n'ambitionnait rien moins que de posséder leurs cœurs dans la libre effusion d'une amitié sincère. Il fut largement satisfait. Sans parler des grands et illustres amis qui avaient nom Montalembert, Foisset, Perreyve, Ozanam et Cochin, que de jeunes gens l'ont aimé ! que de jeunes gens ont fait entendre à ses oreilles l'harmonieux langage de l'affection, seule musique qu'il ait jamais goûtée !... Chacun sait qu'à Sorèze, dans sa dernière année, ce n'était plus des élèves qu'il avait à élever, c'étaient tous des enfants transformés en amis.

Nous l'avons déjà vu, dans la pensée du

Père Lacordaire, l'ami ne pouvait se séparer de l'apôtre, pas plus que le cœur de la conscience. L'entrée de l'un devait nécessairement lui ouvrir la porte de l'autre pour lui permettre d'y introduire, comme dans son temple, son bon maître Jésus. " Je ne
" sais si vous êtes comme moi, mais je ne
" puis plus aimer quelqu'un sans que l'âme
" se glisse derrière le cœur et que Jésus-
" Christ soit de moitié entre nous. Les
" communications ne me paraissent plus
" intimes si elles ne deviennent surnatu-
" relles ; car que peut-il y avoir d'intime là
" où on ne va pas jusqu'au fond des pensées
" et des affections qui remplissent l'âme de
" Dieu. Je vois bien que des amis ne se
" confessent pas l'un à l'autre, ne s'aident
" pas dans leurs pénitences et font de leur
" vie spirituelle une vie cachée à tous les
" regards, même aux regards qu'ils aiment
" le plus. Mais est-ce bien de l'amitié ?

“ L'amitié n'est-elle pas le don complet
“ de soi-même et quand Jésus-Christ est
“ devenu nous-même, pouvons-nous nous
“ donner réellement, sans donner Celui qui
“ n'est plus qu'un avec nous ? ”

La mesure dans laquelle le prêtre donne Jésus à une âme ou le lui rend quand elle l'a perdu, doit rester, en principe, le grand secret de Dieu. Il n'est pas rare toutefois que, pour la gloire de son Eglise et l'honneur de ses saints, Dieu lui-même ne soulève ici-bas quelque coin de ce voile. Depuis que Lacordaire est entré dans la tombe, Dieu ne cesse pas de le faire pour lui, et chaque jour nous apporte le témoignage, qu'elles ont été sans nombre les jeunes âmes détachées par son zèle de la phalange des incroyants et menées par ses soins à la perfection des élus.

Finissons en nous résumant : Epris d'amour pour la jeunesse et poussé par son

amour à se confier en elle, Lacordaire a fait de la jeunesse le centre de sa vie, et le point d'appui de son action. A la gloire de la jeunesse, je ne crains pas de le redire, il n'a pas été déçu.

Du commencement à la fin il l'a trouvée à ses côtés pour l'aimer, le comprendre, le soutenir et le consoler tour à tour.

C'est elle qui, sous les voûtes de la grande basilique comme dans l'étroite chapelle du collège Stanislas, acclamait sa parole nouvelle et, pour cette raison, on le conçoit sans peine, à d'aucuns passablement suspecte. C'est elle qui, en un jour mémorable, alors que la poudre était dans l'air, alors qu'il s'agissait de conquérir, une fois pour toutes, du haut de la chaire de Notre-Dame, comme du haut d'un bastion, la liberté de porter une robe blanche aussi bien qu'une soutane, c'est elle, dis-je, qui groupée, aux pieds de sa chaire, le couvrit

de sa puissante égide, avide de lui faire, au besoin, de son corps, un rampart invincible. C'est elle qui, répondant à son mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Prêcheurs, lui offrit, en guise de pierres d'assise, trois des siens, trois jeunes gens si purs, si gracieux et si beaux qu'on eût dit trois esprits, un instant descendus du Ciel sur notre terre, pour nous donner l'idéal du beau dans la splendeur du bien ! Piel, Hershheim et ce suave Réquédat que je suis si heureux, — pardonnez-moi cette faiblesse de saluer deux fois comme mon frère en religion et mon compatriote breton — Réquédat, angélique figure, qui à vingt ans, le jour où pour la première fois il dut ouvrir son âme dans l'épanchement d'une confession générale, ne sut, quoi qu'il cherchât, trouver à dire qu'une chose se rapprochant d'une faute, à savoir qu'il avait trop aimé la France et trop vivement abhorré

ses ennemis. C'est la jeunesse qui, avant comme après la mort de Lacordaire, n'a cessé d'envoyer à son ordre d'autres âmes qui, si elles n'ont pas l'avantage de ressembler aux premières par le double éclat du talent et de la vertu, ont du moins avec elles ce trait commun qu'elles doivent à son prestige, l'insigne honneur de leur belle vocation. Et ici, Messieurs, si ces confidences d'un ordre tout intime vous devaient une excuse, je la trouverais toute faite dans vos cœurs mêmes de Canadiens-français. N'avez-vous pas été, vous aussi, plus d'une fois les complices et les victimes de cet enthousiasme que Lacordaire a suscité en tant de lieux et qui, flairant chez vous un sol propice, n'a pas manqué d'y venir faire palpiter vos âmes et, ô mères, pardonnez-lui, vous enlever vos enfants. C'est la jeunesse enfin, qui, au milieu des tristesses et des déceptions de sa vieillesse, a donné au

grand moine ses joies dernières et ses meilleures consolations. Il lui en a rendu lui-même le touchant témoignage dans une circonstance solennelle, à l'une des distributions de prix de son école de Sorèze. Cette page est incontestablement l'une des plus belles qu'il nous ait laissées. Aussi sommes-nous trop heureux de nous en emparer pour terminer avec moins de désavantage cette lecture où tout ce qui m'a valu, d'être applaudi par vous, n'est venu que de lui.

Monsieur de Châteaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se présentait aux regards du poète, comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux; c'était le lion

de S. Marc avec sa fameuse inscription : Paix à toi, Marc, mon évangéliste. C'étaient les mêmes splendeurs, obscurcies dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri. C'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'orient et l'occident réunis en un seul point glorieux, au pied des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce. Cependant le vieillard demeurait pensif et triste : il ne pouvait croire que ce fût la Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain cette parole mélancolique : Le vent, qui souffle sur une tête dépouillée, ne vient d'aucun rivage heureux. Pour moi, en me trouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je

n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement : il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et aux bruits de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux.

MONTRÉAL. Cercle Ville-Marie, 30 mai 1890.

